

comédie. Tous sont résolus à quitter le pays, en cherche d'un asile quelconque. Personne cependant, sauf quelques officiers et un petit nombre de soldats, ne pense aller en Égypte. Je ne suis pas, malgré tout, sans espérer des jours meilleurs, et je joins mes instances à celles de M. Jephson pour vous demander de rester où vous êtes, c'est-à-dire chez Kavalli, et de me prévenir de votre arrivée aussitôt que vous le pourrez.

Le chef Mogo, porteur de la présente et de la lettre de M. Jephson, a mes ordres pour vous attendre chez Kavalli. C'est un homme sûr et honnête; vous m'obligerez en vous occupant de lui.

Je suis, avec les meilleurs souhaits pour vous et tous les vôtres,

Votre affectionné,

D<sup>r</sup> EMIN.

LETTRE DE JEPHSON.

Doufilé, 7 novembre 1888.

Cher monsieur,

Je vous écris pour vous dire l'état des affaires dans ce pays, et j'espère que Choukri Agha pourra vous faire parvenir cette lettre assez à temps pour que vous soyez avisé de vous tenir sur vos gardes.

Le 18 août éclata une rébellion, et le Pacha et moi fûmes faits prisonniers. Le Pacha est sévèrement gardé, mais je puis aller et venir dans la station, sauf que mes mouvements sont surveillés. La rébellion a été manigancée par une demi-douzaine d'Égyptiens, officiers et employés; peu à peu, d'autres y sont entrés, les uns spontanément, la majeure partie par crainte; les soldats, sauf ceux de Laboré, n'y ont pas trempé, mais ont indolemment cédé à leurs officiers. Les deux promoteurs de la rébellion sont deux Égyptiens, qu'on nous a dit vous avoir porté leurs plaintes à Nsabé. L'un est un adjudant du Pacha, Abdoul Vaal Effendi, impliqué jadis dans l'affaire d'Arabi; le second, Achmet Effendi Mahmoud, un borgne, est un employé civil. Ces deux personnages et quelques autres, tandis que le Pacha et moi nous acheminions vers Redjaf, circonvinrent les gens, disant qu'ils vous avaient déjà vu, que vous n'étiez qu'un aventurier. Vous ne veniez pas d'Égypte; les lettres que vous aviez montrées du Khédive et de Nubar Pacha étaient fausses; il n'était point vrai que Khartoum eût succombé; le Pacha et vous aviez fait un complot pour les saisir, eux, leurs femmes et leurs enfants, et les livrer comme esclaves aux Anglais. Dans ce pays ignorant et fanatique, ces paroles se répandirent comme une traînée de feu; il en résulta une mutinerie générale et l'on nous arrêta.

Les rebelles, rassemblant ensuite des officiers de différentes stations, tinrent un grand conseil pour délibérer sur les mesures à prendre. Tous ceux qui n'entrèrent pas dans le mouvement furent tellement raillés et insultés qu'ils se virent obligés, pour leur propre sûreté, à donner leur acquiescement au fait accompli. Le Pacha fut déposé, les officiers qu'on soupçonnait lui être favorables furent remplacés par d'autres qui favorisaient les mutins. On décida d'envoyer le Pacha prisonnier à Redjaf; quelques-uns des pires révoltés voulaient même le mettre aux fers; mais les officiers n'osèrent exécuter ce plan, les soldats ayant dit qu'ils ne permet-

traient à personne de porter les mains sur lui. On convint aussi de vous prendre au piège au retour, et de vous dépouiller complètement.

Les choses en étaient là quand nous fûmes surpris par la nouvelle que les gens du Mahdi étaient arrivés à Lado avec trois vapeurs, plus neuf *sandal* ou *neuggers*, et avaient débarqué sur l'emplacement de l'ancienne station. Omar Salé, leur général, envoya au Pacha trois derviches à plumes de paon avec une lettre demandant la soumission immédiate du pays: les officiers rebelles saisirent les messagers, les emprisonnèrent, et décidèrent la résistance. Après quelques jours, les Donagla attaquèrent Redjaf, qu'ils prirent, tuèrent cinq officiers et quantité de soldats, emmenèrent en captivité plusieurs femmes et enfants. Tous les approvisionnements et toutes les munitions de la station furent perdus du coup. Il s'ensuivit une débandade générale dans les stations de Bidden, Kirri et Mouggui; les habitants fuyaient vers Laboré avec leurs familles, laissant derrière eux tout ce qu'ils possédaient. A Kirri on abandonna les munitions, dont les indigènes se saisirent aussitôt. Le Pacha évalue à 1 500 le nombre des Mahdistes.

Les officiers et de nombreux soldats sont rentrés à Mouggui; ils ont l'intention de tenir tête aux Donagla. Ici notre position manque d'agrément, car depuis la révolte tout est chaos et confusion. Pas de chef; chaque jour on donne une demi-douzaine d'ordres contradictoires que personne n'exécute. Les officiers rebelles sont incapables de diriger les soldats.

Nous attendons tous les jours la catastrophe; les Bari font cause commune avec les Mahdistes, ils arrivent ici en poussée, rien ne pourra nous sauver. Après la chute de Redjaf, les soldats maudissaient leurs officiers: « Si nous avions obéi à notre Pacha et fait ce qu'il nous disait, nous serions en sûreté. Pendant bien des années, le Pacha a été notre père et notre mère, mais nous vous avons écouté et maintenant nous sommes perdus! »

Les officiers, alarmés de tous ces événements, attendent votre arrivée avec anxiété. Ils désirent abandonner le pays avec vous; car ils ont maintenant acquis la conviction que Khartoum est tombé et que vous venez de la part du Khédive. La plupart des officiers et tous les soldats voudraient bien rétablir le Pacha, mais les Égyptiens redoutent que, alors, la vengeance ne tombe sur leur tête, et ils ont persuadé aux Soudanais de ne rien faire. Les soldats refusent d'agir avec leurs chefs, tout est dans le *statu quo*; on n'a pris aucune mesure pour la sûreté de la station; on ne l'a ni fortifiée, ni approvisionnée. Nous ressemblons à des rats pris dans la souricière. Ils ne veulent ni nous laisser faire, ni nous laisser partir. Si vous ne venez très promptement, je crains que notre sort ne ressemble à celui des autres garnisons du Soudan. Si la rébellion n'eût éclaté, le Pacha aurait pu tenir tête aux Mahdistes pendant quelque temps, mais il n'a plus la possibilité d'agir.

Voici, à mon avis, ce qu'il faudrait faire quand vous arriverez chez Kavalli, dans le cas, cela va sans dire, où vous croiriez mes idées raisonnables:

Si vous avez des forces suffisantes, laissez tous les colis non indispensables sous la garde de quelques officiers et d'une poignée d'hommes, puis venir, de votre personne, à Nsabé, avec autant de carabines que possible, amenant les officiers soudanais, mais non les soldats.

Expédier un canot à Msoua avec des indigènes portant une lettre en arabe pour Choukri Agha, l'informer de votre arrivée et du désir que vous avez de voir le Pacha et moi.

Écrire au Pacha ou à moi pour dire le nombre de vos hommes; à moi plutôt: la lettre ne courrait pas le risque d'être soustraite.

Sous aucun prétexte, ne communiquer avec personne qui ne soit envoyé par le Pacha ou moi, qui que ce soit et quelque artificieuses que soient ses paroles. Ni le Pacha ni moi ne croyons qu'il y ait le moindre danger pour vous dans le pays. Les habitants savent maintenant que vous venez d'Égypte et ils comptent sur vous pour les tirer d'affaire; — n'en pas moins fortifier votre campement.

Si nous ne devons plus sortir d'ici, n'oubliez pas, je vous prie, de me rappeler au souvenir des miens.

Mes meilleurs vœux pour vous et ceux qui vous accompagnent.

Votre dévoué,

A.-J. MOUNTENEY JEPHSON.

A H.-M. STANLEY, Esq.,  
commandant l'expédition, etc.

Ouadelaï, 24 novembre 1888.

Le messenger n'ayant pas encore quitté Ouadelaï, j'ajoute ce post-scriptum, le Pacha désirant que je vous envoie ma précédente lettre telle quelle, car c'est la description fidèle de ce qui se passait quand nous désespérions presque de jamais quitter le pays. Peu après, les soldats, conduits par leurs chefs, essayèrent de repousser les Donagla, qui leur tuèrent six officiers et beaucoup de monde. Parmi les morts, il y eut plusieurs des pires ennemis du Pacha. Dans toutes les stations, les soldats, frappés de panique, et aux regrets du passé, ont déclaré qu'ils ne se risqueraient plus à se battre, à moins qu'Emin ne fût remis en liberté. Si bien que les officiers rebelles, obligés de nous élargir, nous ont envoyés à Ouadelaï, où le Pacha est libre de faire ce qui lui plaît; jusqu'à présent, il n'a pas repris le commandement et ne s'en soucie guère, je crois. Nous espérons être dans quelques jours à Toungourou, une station sur le lac, à deux journées par vapeur de Nsabé; lorsque nous apprendrons votre arrivée, nous pourrons, le Pacha et moi, aller, je l'espère, à votre rencontre.

Choukri Agha assure avoir tout préparé pour votre réception: bétail, chèvres, maïs, volailles. Il s'est bravement conduit dans toute cette affaire; c'est le seul chef qui ait pu tenir tête aux rebelles.

La victoire des Donagla augmente notre danger; mais notre position est moins mauvaise, en ce sens que nous ne sommes plus à leur portée immédiate; nous pouvons battre en retraite s'il nous plaît, ce qui eût été impossible quand on nous détenait prisonniers. Nous entendons dire que les Mahdistes ont envoyé des vapeurs à Khartoum pour ramener des renforts; si cela est vrai, ils ne seront pas ici avant six semaines. S'ils arrivent avec d'autres troupes, c'en est fait de nous, les soldats ne tiendront pas; les Mahdistes n'auront qu'à passer dessus. Ces gens sont d'autre espèce que ceux que nos troupes ont battus il y a trois ans. Ce sont de véri-

tables fanatiques, se ruant sur l'ennemi avec de grandes piques et de larges épées. Chacun attend votre arrivée avec anxiété, car les succès des Donagla ont démoralisé nos gens.

Tout est maintenant de savoir ce que vont faire les Mahdistes. S'ils poursuivent leurs victoires, et tombent sur nous, tout est perdu, je vous l'ai déjà dit, car je ne pense pas qu'on nous permette de quitter le pays.

Mais, s'ils ont décidé de demander des renforts à Khartoum et qu'ils veuillent les attendre, nous pourrions peut-être nous en tirer, si vous n'arrivez pas plus tard que fin décembre; quant à prévoir ce qui adviendra dans un bref délai, impossible!

A.-J. M. J.

Toungourou, 18 décembre 1888.

Cher monsieur,

Mogo, le messenger, n'étant pas encore parti, j'ajoute un autre post-scriptum. Nous sommes présentement à Toungourou. Le 25 novembre, les Donagla entourèrent Doufilé et nous assiégèrent pendant quatre jours. Nos soldats, au nombre de cinq cents, parvinrent à les repousser, et l'ennemi se retira à Redjaf, son quartier général. Il a envoyé à Khartoum pour avoir des renforts et ne manquera pas de nous attaquer quand il les aura reçus. Lors de notre fuite de Ouadelaï, les officiers me demandèrent de détruire notre bateau l'*Avance*. Je l'ai donc fait sauter.

On remanie Doufilé aussi vite que faire se peut... Mais le Pacha ne peut bouger ni pied ni patte; il a toujours contre lui un parti très fort, et les officiers n'ont plus la crainte immédiate des Mahdistes.

Gardez-vous bien de descendre à Nsabé. Restez chez Kavalli, j'irai vous voir dès que j'aurai reçu votre réponse. Impossible de vous cacher que négocier avec les gens du Pacha est une tâche ingrate et dangereuse. J'espère que vous arriverez avant le retour des Donagla, autrement le cas serait désespéré.

Sincèrement,

A.-J. M. JEPHSON.

MA RÉPONSE A JEPHSON.

Camp de Gavira, à une journée de marche du Nyanza, à une journée de marche à l'est des Mazamboni.

17 janvier 1889.

Mon cher Jephson,

J'ai en main votre lettre du 7 novembre et vos deux post-scriptum, l'un daté du 24 novembre, l'autre du 18 décembre: je n'en veux critiquer ni discuter le contenu. Il me faut être bref et agir promptement. Donc, je me borne à un précis des événements qui se rapportent à notre voyage.

Nous avons quitté le Pacha le 5 mai dernier. Il était expressément entendu que, environ deux mois plus tard, avec ou sans le Pacha, vous reviendriez au fort Bodo, accompagné d'assez d'hommes pour charger nos

bagages et les transporter jusqu'au Nyanza. Le Pacha semblait très désireux de voir le mont Pisgah et le fort, et, si l'on peut faire fond sur des paroles, il semblait très désireux aussi de nous faciliter la tâche de lui venir en aide. Je craignais, à part moi, que ses affaires ne lui permissent guère de s'absenter, mais j'étais certain que vous ne resteriez pas inactif.

Nous avons convenu, en outre, que le Pacha établirait un dépôt d'approvisionnement à l'île Nyamsassi, afin que l'expédition fût assurée de sa subsistance dès son arrivée au lac.

Huit mois se sont écoulés, et pas une de ces promesses n'a été exécutée.

Quant à nous, fidèle à notre engagement, nous quittions le 25 mai la plaine du Nyanza pour arriver le 8 juin, quinze jours plus tard, au fort Bodo. Nous apportions au lieutenant Stairs et au capitaine Nelson l'assurance réconfortante que vous seriez leur hôte dans deux mois, et leur remettions l'autorisation écrite d'évacuer ensuite le fort et de vous accompagner au Nyanza avec la garnison, laquelle, réunie aux soldats du Pacha, aurait fait de l'île Nyamsassi une véritable place forte. Je quittai Bodo le 16 juin, à la recherche du major et de sa colonne.

Dans la matinée du 17 août, à dix heures, nous retrouvions l'arrière-garde à Banalya, à 145 kilomètres de Yambouya, à 915 du Nyanza; le soixante-troisième jour à dater de notre départ du fort Bodo, le quatre-vingt-cinquième de notre départ du Nyanza.

••

J'envoyai mes dépêches aux chutes Stanley et de là en Europe. Le 31 août, nous nous remettions en route. Le 20 décembre, deux jours avant la date fixée, j'étais au fort. Le 24, nous marchions vers la passe de l'Itouri. Mais, comme, par suite de votre non-arrivée, nous avons beaucoup plus de charges que nous n'en pouvions porter à la fois, il nous fallut faire deux fois chaque étape du parcours. Le 10 janvier, tous les survivants de l'expédition étaient campés, avec armes et bagages, à 800 mètres au delà de la rivière, dans un pays abondamment pourvu de vivres. Le 12, je remis à Stairs le commandement de la colonne : votre absence du fort et le silence absolu qui s'était fait autour de vous deux me faisaient craindre des troubles graves. Votre lettre, reçue hier, me les a expliqués. Les difficultés déjà trouvées à Banalya, je les retrouve ici, près du lac Albert. Elles nous écraseront si nous ne savons prendre une décision nette et claire. Si j'avais atermoyé à Banalya, nous y serions encore, attendant Jameson et Ward, nos hommes mourant par douzaines.

Un sort semblable vous attend-il, le Pacha, Casati et vous? Si vous êtes encore en proie à l'indécision, bien le bonsoir je vous souhaite; mais tant que je conserve la moindre lueur d'intelligence, je dois sauver ma mission : vous avec elle, si vous le voulez.

Dans les « Hauts Commandements » du Khédive, datés du 1<sup>er</sup> février 1887, n<sup>o</sup> 5, adressés à Emin Pacha et dont traduction m'a été donnée, je lis ce qui suit :

« Et puisque notre sincère désir est de relever toi, tes officiers et soldats du poste difficile que vous tenez encore, notre gouvernement a dû porter son

attention sur les moyens de retirer toi, tes officiers et soldats de cette position dangereuse.

« Et une mission de secours a été organisée sous les ordres de M. Stanley, l'explorateur fameux et expérimenté, bien connu par toute la terre; il va se mettre en chemin avec tout ce qui peut vous être nécessaire afin de vous ramener ici, toi, tes officiers et tes hommes, par la route qu'il trouvera convenable. En conséquence, j'ai fait écrire ceci, mon Haut Commandement; M. Stanley te le remettra de sa main pour t'apprendre ce que l'on a fait; et, dès que tu en auras pris connaissance, je t'invite à présenter mes bons souhaits aux officiers et aux hommes.

« Et je te dis ceci : Reviens au Caire ou reste où tu es avec tes officiers et tes hommes; tu as pleine liberté de choisir.

« Notre gouvernement a décidé que ton salaire sera payé, et celui des officiers et des hommes.

« Les officiers et les hommes qui voudront rester peuvent le faire sous leur propre responsabilité : ils n'auront à attendre aucune aide du gouvernement.

« Applique-toi à bien comprendre le contenu de ceci, et fais-le connaître à tous les officiers et aux hommes, afin qu'ils voient ce qu'ils ont à faire. »

Ce sont précisément les paroles du Khédive que je vous redis à mon tour. Appliquez-vous à comprendre clairement, et secouez cette indécision qui vous perdra si vous n'y prenez garde!

Le premier acompte sur le ravitaillement promis, je l'ai remis à Emin Pacha le 1<sup>er</sup> mai 1888. Le solde est en nos mains, prêt à être livré dans l'endroit et à la personne qu'il plaira au Pacha. Si le Pacha ne peut, ou ne veut le recevoir, il me faudra aviser, et le plus tôt possible.

Nous avons pour seconde tâche d'accueillir dans notre camp et de ramener dans leurs foyers, par la route la plus sûre et la plus rapide, tous ceux qui désirent quitter ce pays. Si personne ne veut s'en aller, nous n'avons plus affaire ici, et je repartirai de suite. Appliquez-vous à comprendre tout ce que ceci veut dire, appliquez-vous à voir que mon départ sera la fin finale de tout secours, la fin amère de ces gens aveugles et obstinés, qui refusent l'aide qu'on vient leur apporter! Du 1<sup>er</sup> mai 1888 à la mi-janvier 1889, le Pacha a eu neuf mois pour réfléchir à une simple proposition : quitter l'Afrique, — ou y rester.

Donc, par la présente lettre officielle, qu'accompagne un post-scriptum à vous destiné, j'assigne le village de Kavalli comme le lieu de rendez-vous où je recevrai tous ceux qui ont l'intention de quitter la province. Il va sans dire que nous modifierons nos plans si une seconde lettre de vous ou une entrevue personnelle nous en démontre l'opportunité.

••

P.-S. Maintenant, je m'adresse personnellement à vous, Jephson : si vous vous regardez encore comme membre de l'expédition et tenu de m'obéir, dès la réception de cette lettre, revenez à Kavalli avec ceux de mes hommes — Binza et les Soudanais — qui voudront vous suivre, et apportez-moi la réponse finale d'Emin Pacha et de Casati. Si je n'étais pas chez Kavalli, vous

m'y attendriez, tout en me faisant avertir par une lettre que les messagers de Kavalli remettraient à Mpinga; Mpinga me la ferait passer chez Mazamboni, où je serai probablement. Comprenez que les ressources de Kavalli ne lui permettent pas de nous héberger au delà de six jours et que si, passé ce temps, vous n'êtes pas encore prêt, nous aurons à nous retirer chez les Mazamboni et de là à notre campement de l'Itouri. User de violence pour nous procurer le nécessaire serait déraisonnable et mettrait fin à nos bons rapports avec les indigènes. Cette difficulté aurait été écartée si le Pacha avait, comme je le lui avais demandé, établi un dépôt à Nyamsassi. Qu'il y ait ou non des provisions à Msoua, en quoi cela peut-il me servir? Il n'en manque pas non plus en Angleterre! Par malheur, celles de Msoua sont tout aussi inaccessibles! Nous n'avons pas de bateau pour communiquer par le lac, et vous ne dites point ce que sont devenus les vapeurs *Khédive* et *Nyanza*.

On assure que le Pacha a été déposé, on affirme qu'il est prisonnier. Avec qui dois-je communiquer pour les mesures à prendre? Je n'ai point pour instructions de conférer avec les officiers mutinés. C'est à Emin et aux siens que je venais porter secours et, en cas de décès du Pacha, à celui qui légalement devait le remplacer. Emin n'est point mort; je ne puis communiquer avec aucun autre, si le Pacha lui-même ne lui donne mandat. Donc, s'il ne peut me venir trouver à Kavalli avec une escorte de soldats fidèles, s'il ne peut déléguer personne pour que je lui remette les munitions convoyées avec tant de labeur, il ne me reste qu'à les détruire et à regagner l'Angleterre.

Finalement, si les gens du Pacha veulent quitter cette province et s'établir en quelque région pas trop éloignée d'ici, sur le Victoria-Nyanza, par exemple, ou sur la route qui conduit à Zanzibar, je suis prêt à les y accompagner, comme aussi à conduire les autres jusqu'au Caire. Mais je veux des déclarations claires et formelles, suivies d'une prompte obéissance aux ordres que je donnerai à cet effet, ou un refus non moins clair et formel. Nous ne pouvons rester ici toute la vie, à attendre des gens qui m'ont l'air de ne pas savoir ce qu'ils veulent.

Mes meilleures salutations au Pacha et au signor Casati: je prie Dieu que la sagesse les guide l'un et l'autre avant qu'il soit trop tard. J'espère vous voir bientôt, mon vieux camarade, et entendre de vos lèvres toute l'histoire.

Votre, etc.

HENRY-M. STANLEY.

A J. M. JEPHSON, Esq.

CONFIDENTIEL.

Kavalli, 18 janvier 1889, 5 heures après-midi.

Mon cher Jephson, j'envoie trente cavaliers et trois hommes de Kavalli au lac, avec mes lettres et d'urgentes instructions pour qu'un canot soit expédié et qu'on récompense les porteurs.

Il se peut que je reste ici six jours encore, et peut-être dix. Je ferai de mon mieux pour prolonger mon séjour sans rupture de paix jusqu'à ce que

vous arriviez. Nos gens sont bien approvisionnés en rassade, draps et cauris, et je constate que les indigènes brocantent volontiers, ce qui profitera au pays, quand même notre visite prolongée pourrait les incommoder.

Agissez prudemment et promptement, ne perdez pas une heure et amenez Binza et vos Soudanais. J'ai lu vos lettres une demi-douzaine de fois, mais sans les comprendre tout à fait: sur quelques détails importants, une lettre semble contredire l'autre. Dans l'une, vous dites que le Pacha est gardé étroitement, tandis qu'on vous laisse une certaine liberté, et dans l'autre vous dites que vous viendrez me trouver dès que vous aurez appris mon arrivée. « J'espère ajoutez-vous, que le Pacha pourra m'accompagner. » Mais si vous êtes prisonnier, je ne vois pas comment vous sortiriez de Toungourou, de quelque façon que ce soit. Cela ne paraît pas très clair à nous autres qui sortons de la forêt.

Si le Pacha peut venir, expédiez-moi un courrier dès votre arrivée à notre ancien camp sur le lac, et j'enverrai une forte escouade pour l'escorter jusqu'au plateau, pour l'y porter, même, s'il en est besoin. Mais avec les 2000 kilomètres que j'ai dans les jambes, depuis que je vous ai quittés en mai dernier, je me sens trop épuisé pour retourner au lac. Que le Pacha veuille bien me prendre en pitié.

Ne vous alarmez pas, ne vous inquiétez même pas à mon endroit! D'ici à 20 kilomètres, aucun ennemi ne peut approcher sans que j'en sois informé. Je suis au plus épais d'une population amie, et si j'embouche la trompette de guerre, j'aurai en quatre heures deux mille combattants prêts à repousser toute attaque. S'il s'agit de lutter de ruse, qu'on me mette en présence du plus retors des Arabes!

Je vous écrivais ci-dessus que j'ai lu vos lettres une demi-douzaine de fois, et à chaque lecture mon opinion varie. Tantôt je vous crois à moitié Mahdiste ou Arabiste et tantôt Eministe. J'en saurai davantage quand je vous aurai vu.

Allons, ne regimbez pas, mais obéissez; prenez mes injonctions comme des ordres qu'il faut strictement exécuter, et avec la grâce et l'assistance de Dieu, tout finira bien.

Je ne demande pas mieux que d'aider Emin de façon ou d'autre, mais il lui faut aussi m'aider et se fier à moi. S'il désire sortir de l'embarras, je suis son plus dévoué serviteur et ami, mais s'il hésite encore, il me plongera dans l'étonnement et la perplexité. Je pourrais sauver une douzaine de Pacha, s'ils voulaient seulement se laisser sauver. Volontiers je me mettrais aux genoux d'Emin pour le prier d'être raisonnable. Pour le reste, il me paraît assez entendu, même en ce qui concerne son propre intérêt. Sachez-lui gré de ses nombreuses vertus, mais ne vous laissez pas envahir par cette fascination fatale que le Soudan semble exercer sur tous les Européens qui touchent ce territoire depuis quelques années. Dès qu'ils y mettent le pied, on dirait qu'ils sont attirés par le gouffre qui les engloutira. Pour échapper, il n'y a qu'un moyen: obéir aveuglément, avec dévouement, et sans mettre en question les ordres donnés.

Le Comité a dit: « Portez à Emin ces munitions. S'il veut sortir, ces munitions lui en donneront le moyen. S'il préfère rester, ces munitions lui seront

utiles. » Le Khédive a dit la même chose, en ajoutant : « Mais si le Pacha et ses officiers veulent rester, ce sera sous leur responsabilité ». Sir Evelyn Baring a dit la même chose, en paroles claires et décisives. Me voici, après un voyage de 6500 kilomètres, avec la dernière équipe de secours. Que celui qui est autorisé à l'accepter, l'accepte. Qu'il vienne, et je suis tout prêt à l'aider avec tout ce que j'ai de force et d'intelligence. Mais cette fois-ci, qu'il n'y ait pas d'hésitation ! Que ce soit un oui ou un non bien positif, et nous reprenons le chemin du pays.

A vous, bien sincèrement,

HENRY-M. STANLEY.

A A.-J. M. JEPHSON, Esq.

Camp de Mpinga, à une longue marche du Nyanza, à 16 kilomètres est de chez Mazamboni.

A SON EXCELLENCE EMIN PACHA, GOUVERNEUR DE L'EQUATORIA.

17 janvier 1889.

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous informer que la seconde partie des approvisionnements que nous avons ordre de vous remettre est ici, à la disposition de toute personne que vous chargerez d'en prendre livraison. Si vous préférez que nous en fassions le dépôt à Kavalli ou à Kyya Nkondo, sur le lac, veuillez nous en aviser.

Ce second convoi comprend 63 boîtes de cartouches remington, 26 caisses de poudre, de 20 kilogrammes chacune, 4 caisses de capsules à percussion, 4 ballots d'effets, 1 ballot *dito* pour le signor Casati, que je le prie d'accepter en mon nom, 2 pièces de serge bleue, papier à lettres et enveloppes, cahiers de papier blanc, etc.

Après les avoir transportés jusqu'ici, au prix de difficultés plus grandes que nous n'avions prévu, je dois vous demander reçu officiel des objets susnommés et réponse définitive à la question que je vous ai déjà posée : Entendez-vous accepter notre aide et main-forte jusqu'à Zanzibar ? Signor Casati en veut-il ? Avez-vous des officiers et des soldats qui demandent à profiter de notre escorte jusqu'à la mer ? S'il en est ainsi, je vous serai obligé de me faire connaître un moyen d'entrer en communication avec eux. D'après mon avis — que je vous soumetts respectueusement — toute personne désireuse de nous accompagner devrait s'approvisionner de grains pour un mois et se rendre aussitôt au lieu désigné, Nsabé ou Kyya Nkondo, sur le lac, où l'on établirait un campement en toute hâte. Il faudrait m'en informer par une note expédiée *via* Kavalli. Le fonctionnaire de service au camp me relatera le nombre précis de gens acceptant notre sauf-conduit, et sur le vu de cette liste, je me chargerai d'eux avec plaisir.

Si, au bout de vingt jours, je n'ai rien appris ni de vous, ni de M. Jephson, je décline toute responsabilité pour ce qui s'ensuivra. Nous ne demanderions pas mieux que de séjourner à Kavalli, si nous étions assurés d'y trouver à vivre. Mais une troupe nombreuse ne peut se sustenter qu'en réquisitionnant d'importantes contributions de maïs. Si nous employons la

contrainte, on ne peut plus entretenir avec les natifs de relations amicales, donc il devient difficile de correspondre avec vous.

Si votre vapeur nous apporte à Kyya Nkondo du grain, dont la garde serait confiée à six ou sept de vos hommes, un mien détachement en prendrait livraison. Je n'ai d'inquiétude que relativement aux vivres ; mais je dois vous prier d'être prompt et catégorique, s'il vous est possible.

Si, dans les vingt jours, vous m'avez fait connaître les moyens de vous être utile, je promets de n'y épargner aucun effort. J'attends le steamer en grande anxiété.

Je suis, monsieur, votre obéissant serviteur,

HENRY-M. STANLEY,

commandant l'expédition de secours.

Le lendemain de notre arrivée chez Kavalli, j'expédiai 30 fusils au lac avec mes réponses à Emin Pacha et à M. Jephson. Les hommes passèrent leurs missives au chef Mogo, qui partit aussitôt pour Msoua. Entre temps, nous avons reçu 5 bœufs, 6 chèvres, 5 jours de rations maïs, fèves, ignames et millet. D'autres cadeaux étaient en route.

Le 21 au soir j'appris que les Balegga se rassemblaient pour nous attaquer. Le lendemain, de bonne heure, 60 carabines avec 1500 Bavira et Ouahouma marchaient à leur rencontre. On se heurta sur la crête des montagnes qui dominant le lac, et, après une vive résistance, les Balegga furent repoussés jusque chez leurs compatriotes, sujets de Mélingoué et alliés de Kabba Réga.

Le 23 fut un jour de fête pour toute la plaine, et les Bavirotes se réunirent dans notre camp ; elles célébrèrent leur joie de la défaite de l'ennemi héréditaire par des chants et des danses qui



Une beauté de Bavira.